

Il est vrai que les nations avant le Christ étaient condamnées à périr sans espoir, depuis elles sont guérissables si elles retournent à la vérité ; mais l'erreur est toujours ce dissolvant qui remplace le bien par le mal, l'ordre par le désordre, la vie par une mort certaine, lente, graduelle, sociale, universelle. L'homme révolté contre son Créateur subit à son tour la révolte de ceux que la hiérarchie sociale avait placés sous sa garde et sa protection. Il n'y a plus dans la famille l'union sacrée du devoir et du dévouement, c'est l'égoïsme honteux et brutal qui remplace le lien de l'amour et de la charité chrétienne, le fils n'est plus retenu par la barrière du respect et il méprise les auteurs de ses jours. Or l'histoire de la famille, c'est l'histoire de la société ; lorsque celle-ci se désunit et se corrompt, celle-là commence à chanceler à son tour.

Lorsque je vois une nation florissante pendant de longs siècles comme la France, et qui tout à coup chancelle sur ses bases et menace de s'effondrer ; en face de ce malaise inconnu, de cette secrète langueur qui la travaille et la dissout, lorsque je la vois décroître, s'affaiblir, s'épuiser et n'attendre qu'un dernier coup pour mourir, chercherai-je la raison de ce mal dans le temps, dans le climat, les institutions, les usages et les mœurs ? Non ! la solution ne viendrait pas. C'est en vain que l'on remonte à l'origine d'un peuple pour trouver la cause de sa mort, c'est en vain que l'on soulève les siècles, la raison unique est dans ses croyances qui s'altèrent, dans sa religion qui s'en va. Il y a plus d'un siècle que la France s'éloigne de Dieu, aussi après s'être prosternée devant le vice et la prostitution elle est venue s'abattre aux pieds de Marat, le plus sanglant et le plus cynique des tyrans, devant Robespierre, cette incarnation suprême de la vanité humaine avec ses instincts inexorables et féroces, car après les sophismes et les impiétés viennent les révolutions, et après les sophistes et les impies viennent les despotes et les bourreaux.

ALBERT DE VALMYRE.

Paris, février 1879.

NOTE ÉDIT. — Notre estimé correspondant de Paris veut bien nous promettre pour le prochain numéro la suite de ce travail.

## Exercices oratoires

DU GUESCLIN AUX CHEFS DES GRANDES-COMPAGNIES ASSEMBLÉS  
DANS LEUR CAMP DE CHALONS-SUR-SAÛNE [1365].

*Vaillants hommes de guerre,*

En me retrouvant, après une longue séparation, au milieu d'un si grand nombre d'anciens compagnons d'armes, laissez-moi tout d'abord vous exprimer le plaisir que me cause l'accueil franc et loyal que je reçois en ces lieux. Mon cœur déborde de joie et se gonfle d'orgueil à la vue

d'une réception aussi magnifique. L'aspect de ce camp tout pavoisé, tout frémissant de joyeuses clameurs réveille dans mon âme le souvenir radieux des beaux jours d'autrefois : je crois voir encore vos cohortes redoutées, électrisées par l'exemple de leurs chefs, accomplir sous mes yeux des prodiges de valeur et étonner l'ennemi par leur force et leur audace. Mais pourquoi rappeler le passé au moment même où l'avenir déroule devant nous un nouveau et vaste horizon de gloire ?... Réjouissez-vous, vaillants capitaines, le roi Charles V, notre bon maître, m'envoie vers vous porteur d'une proposition qui doit sourire à votre bravoure et qui ouvre à votre ardeur guerrière un champ immense. Rassemblez sans retard vos valeureux bataillons et suivez-moi en Espagne où l'on sollicite nos services.

Depuis quinze ans, Pierre le Cruel, roi de Castille, fait peser sur son peuple la plus insupportable tyrannie. Si les gémissements des Castillans n'ont pas jusqu'ici trouvé d'écho dans nos cœurs, si nous avons refusé de voler au secours de ces malheureux, c'est que la patrie avait besoin de nos épées. A présent que nous sommes libres, franchissons les Pyrénées et allons montrer à ce despote que ses cruautés, que surtout le lâche assassinat de Blanche de Bourbon, sa malheureuse épouse, ont trouvé dans les Français des vengeurs justement irrités. Nous arracherons la couronne de Castille d'un front aussi indigne de la porter et nous la placerons sur la tête de Henri de Transtamare qu'un peuple opprimé réclame pour son souverain. Cet acte de justice accompli, nous tournerons nos armes contre les Maures qui, à la honte de la chrétienté, dominent encore aujourd'hui sur une grande partie de l'Espagne. Nous chasserons à jamais de la péninsule ibérique ces farouches sectateurs du Prophète dont le cimetière s'est tant de fois abreuvé de sang chrétien ; nous les repousserons jusque dans l'Afrique, leur patrie, et la terreur de notre nom les enchaînera sur ces rivages lointains. Voilà ce que je me propose d'exécuter avec l'aide de Dieu et l'assistance de vos bonnes lames. Ce projet est noble, grand, difficile peut-être, mais votre valeur vous élève assez haut pour le mener à prompt et bonne fin.

Le roi, juste appréciateur du mérite, a jeté les yeux sur vous et vous a choisis entre tous pour accomplir cette magnifique entreprise. A vous de vous montrer dignes de la confiance de votre souverain. Et moi-même, témoin de vos exploits passés, soit comme votre chef, soit même comme votre adversaire, je vous garantis un plein succès si vous déployez en Espagne ce bouillant courage qui vous distingua toujours sur le champ de bataille. Et qui oserait en douter ? Les soldats français, les valeureux enfants de l'Armorique ne sont-ils pas toujours les mêmes ? Amateurs passionnés d'aventures guerrières, vous aurez la joie de planter vos tentes dans les plaines si vantées de l'Andalousie ; vous pourrez promener vos regards sur ces terres fertiles que vous foulerez en vainqueurs. La fière Grenade se verra obligée de céder à vos coups et les Sarrasins contempleront les larmes aux yeux la perte de ce dernier boulevard dont ils s'enorgueillissent avec droit. Et cette gloire pour laquelle l'Espagne chrétienne combat vainement depuis des siècles vous appartiendra toute entière.